



urbana écrire est
une arme
une collection des éditions Anacaona

Fernando Molica

Noir & Blanc

Traduit du brésilien
par Paula Anacaona



Des gamins

Lélé pleurait tout bas. Il essayait de ne pas crier, de ne pas transformer en pleurs ce gémissement qui montait de son ventre jusqu'à sa gorge, tout en haut de sa gorge, où il voulait sortir, se transformer en rugissement, dire : Ça fait mal, putain, ça fait super mal, ça suffit, c'est bon, vous nous avez frappés, maintenant laissez-nous partir, tranquille, on dira rien, on a rien vu, on caftera pas, ça fait mal, ça fait mal. Lélé savait que cela ne servirait à rien ; pleurer, crier, ne ferait que faire traîner encore plus les choses. Et il valait mieux que cela se termine vite. Terminer vite cette douleur, tout ça. Le pire, c'est qu'il avait peur du noir, de cette forêt noire, de ces bruits d'animaux. « Il doit y avoir des serpents ici, j'ai peur du noir, putain. Petit, je détestais quand ma mère partait et nous laissait dans le noir, mes frères et moi – le noir, je devrais déjà y être habitué, j'ai dix-huit ans putain, je devrais plus avoir peur, mais bon, qu'est-ce que j'y peux ? Ces bâtards m'ont piqué mes baskets, je suis pieds-nus et j'ai mal aux pieds ; ils m'ont piqué mes vêtements, mon short – putain, mon super short noir, ils m'avaient pris de haut dans le magasin, ils croyaient que j'avais pas la thune pour le payer. Il fait chaud mais j'ai froid, les mecs m'ont même

pris mon T-shirt, putain ! Un vieux T-shirt, tout pourri, laisse-le moi, mec ! C'est ma tante qui me l'a donné. Ça doit être pour ça que j'ai froid... Tu parles ! J'ai peur, oui. J'ai mal – je crois que j'ai le pied pété, je peux plus marcher, il est où Serrote, il est où Bronha ? C'est qui devant ? C'est qui derrière ? Ces pleurs, ça doit être Serrote, le pauvre, il crie comme un malade, il dit qu'il est prêt à tout, qu'il leur dira tout, qu'il fera tout ce qu'ils lui diront. Mais les mecs n'écoutent pas, ils font que frapper, cogner... Arrête de crier Serrote, t'as aucune chance, ils savent très bien qui t'es, ce que tu fais, avec qui tu traînes. Arrête de crier, putain ! Si je crie, ils vont me frapper encore plus, et je veux plus être un punching-ball, je veux juste que tout ça se termine. J'ai peur du noir, putain, j'ai dix-huit ans et j'ai peur du noir, j'ai peur de la forêt, j'ai peur des animaux, j'ai peur des serpents. Je veux revoir ma tante, je veux fumer un joint, je veux manger des *feijão*¹, je veux les petits seins de Thayssa, je veux lécher partout Thayssa, je veux savoir où est Bronha – le pauvre, où est Bronha ? Alors qu'il allait s'en tirer, gagner du fric, quitter cet endroit pourri... C'est lui qui doit crier devant, qui crie qu'il a de la thune, qu'il est joueur de foot, qu'il peut trouver un bon plan... T'es foutu, Bronha, le mec t'a pété le genou, t'es foutu, t'es foutu. Ils t'ont pété le genou, *brother*... Même si tu t'en sors, t'es foutu, tu pourras plus courir, tu pourras plus jouer au foot... Bien sûr qu'ils l'ont cassé, ce bruit-là, c'est le bruit d'un genou pété. Un coup de crosse d'AR-15 ça pète n'importe quoi, ça m'a fait trop mal, ça a dû te faire mal aussi... C'est fini mon pote, on a perdu... Ils vont nous achever. C'est pour bientôt, mec. Ça fait mal putain, ça fait trop mal. Ils vont nous achever ici – y a pas beaucoup d'arbres, je crois que j'étais déjà venu ici... Je crois, ouais, on

avait joué au foot, tu te rappelles, Serrote, tu te rappelles, Bronha ? Ta grand-mère avait apporté à bouffer, Bronha. Sauf qu'il faisait pas aussi noir, il faisait jour, il faisait bon même, on avait à bouffer, de la bière, on avait roulé un joint pépère, on était défoncés, on avait dit des tas de conneries, ce qu'on allait faire, qui on allait draguer. J'avais même entraîné Thayssa derrière un arbre, je l'avais bien baisée, *big love, brother*. Tu te souviens ? Pleure pas, Serrote, pleure pas, Bronha. Qui sait si on se reverra pas, hein ? Qui sait si, là où on va, y a pas de la beu à gogo, des meufs à gogo, des gros seins à gogo, et pourquoi pas un terrain et des ballons de foot ? En tout cas, on n'ira pas au ciel, hein ? On a fait trop de conneries. Mais t'en fais pas, l'enfer ça doit être cool, ça va être mieux qu'ici, même, *brother*. L'enfer, on est déjà habitués. »

1 Haricot noir, base de l'alimentation brésilienne. (Toutes les notes sont de la traductrice)

Le tissu

Lundi arriva en sursaut. Un choc qui le fit bondir du lit. Il se leva, trempé de sueur par le sursaut, par la chaleur – si tôt et déjà si chaud, janvier et février devraient être interdits à Rio de Janeiro. De quoi rêvait-il, déjà ? Peut-être d'une pelouse, d'un terrain de foot. Il rêvait, c'est sûr, de quelque chose de vert. C'est sans doute pour cela qu'il s'était rappelé le tissu, qui l'avait réveillé de façon si abrupte. Le tissu. Où pouvait-il bien être ? Un morceau de tissu vert, vieux, délavé, taché, miteux, brûlé sur un des côtés. Un peu plus petit que ces mouchoirs que les hommes utilisaient autrefois. Un bout d'étoffe en coton à moitié effilé.

Frederico conservait le tissu dans une enveloppe en kraft. Encore somnolent, un peu perdu dans ce nouvel espace, il tâta le sol à la recherche de ses lunettes – sans elles, il ne trouverait rien – puis commença à fouiller les sacs, les tiroirs, les cartons. Au milieu du bazar du déménagement, des cartons à moitié ouverts – plus il détestait déménager, plus il déménageait – il se reprocha de n'avoir jamais acheté de cadre pour mettre le tissu. Il y avait toujours un problème, une incompatibilité : soit le cadre était trop simple, soit il était trop sophistiqué. Soit il ne méritait pas le tissu, soit il l'humiliait en cherchant à être

plus exubérant que l'objet exposé. Il avait donc cessé de vouloir le meilleur abri pour sa relique. Et la gardait dans une pochette en plastique transparente, glissée dans une enveloppe en kraft. Un abri provisoire de plus de trente ans.

Protégé par le plastique et par l'enveloppe, le tissu avait traversé son enfance, son adolescence, et six logements différents. Il n'allait pas disparaître justement maintenant, dans ce spacieux – selon ses critères – appartement : un deux-pièces à Botafogo, avec deux salles de bains dont une minuscule, aire de jeux dans la cour, garage, situé près du métro et avec vue sur la statue du Corcovado (partielle et exigeant de se tordre le cou hors de la fenêtre, un détail que l'annonce immobilière avait omis). Un appartement où il aurait enfin son bureau, un espace pour ses livres et son ordinateur. Et surtout : un appartement rien qu'à lui. Pour la première fois depuis qu'il avait quitté la maison de ses parents – presque vingt ans – Fred n'aurait pas à payer de loyer. Par le passé, il s'était dit qu'il coincerait le tissu en sandwich entre deux plaques de verre pour en faire un tableau, et l'accrocherait sur un mur dans son bureau. Le jour où il aurait un bureau et qu'il serait sûr de l'origine de ce chiffon. Le tissu resterait ainsi, comme le Saint Suaire, exposé à la curiosité et aux questions : Est-il authentique ? Tu en es sûr ? C'est *lui* en personne qui te l'a donné ?

Dans le doute, le tissu était resté dans l'enveloppe.

■ ■ ■

C'était un matin de juin ou juillet, je ne suis plus tout à fait sûr, je sais qu'il faisait très froid à São Paulo, un nuage de fumée sortait de ma bouche dès que je parlais. L'homme, un vieillard, il devait avoir plus de quatre-vingts ans, ne lui précisa pas l'origine du cadeau. En tremblant, il fouilla dans la poche droite de son pantalon de flanelle grise et en sortit le tissu. Les

yeux fermés, il le serra contre son visage, comme s'il le respirait une dernière fois, buvait une dernière goutte. Puis il tendit la main vers lui, gamin de huit ans. Un geste simple, comme s'il lui offrait un bonbon.

— Tiens, c'est pour toi, mon garçon. Prends-en soin – ce tissu est précieux, il a été gagné sur le champ de bataille !

Surpris, Fred demanda de quelle bataille il s'agissait, s'il avait participé à une guerre.

— C'était une bataille, se borna à répondre le vieillard à la peau brune, un chapeau de feutre sur la tête.

— Une bataille. Vous avez été soldat ?

— Oui, mais j'ai aussi été joueur de football.

— C'est vrai ? Vous étiez célèbre ?

— Très célèbre.

Mais l'homme qui avait conquis ce morceau de tissu des mains ennemies était incapable de dire son nom et fit un geste de la main – une main tordue – du bas vers le haut, en direction de rien, pour dire qu'il ne se souvenait pas de la bataille. Mais il répéta :

— C'est précieux, très précieux...

■ ■ ■

Frederico vida les sacs, les paquets, les cartons, les tiroirs partiellement rangés, butant sur tous les objets. Deuxième fois qu'il dormait dans cet appartement, tout était dans un tel désordre, serait-ce rangé, un jour ? Le brouillon d'une pétition, le nouveau disque de Chico Buarque... Et cette chaleur africaine, un enfer.

Trouvé ! Bien sûr qu'il était là. Frederico sortit l'enveloppe de la valise, en tira la pochette en plastique et vérifia son contenu. Le tissu était là.

Vengeance divine

« *Sou-tri-co-lor-de-co-ra-ção...* » Métalliques, balbutiants, les premiers accords de l'hymne du Fluminense¹ firent oublier à Fred le morceau de tissu et l'enveloppe – un jour, je lui trouverai un lieu définitif. Un jour, je changerai ma sonnerie de téléphone, dès que je saurai m'en servir. Qui a dit à la vendeuse que j'étais supporteur du Fluminense ? « Je vais vous faire une surprise », avait-elle dit. La surprise, découvrit-il plus tard, c'était ça, l'hymne du club de foot tricolore qu'il devait se farcir à chaque appel. « *Sou-do-clu-be-tan-tas-ve-zes-cam-pe-ão...* » L'écran indiquait un appel entrant de Vladimir, président du Groupe d'articulation communautaire, sa pépinière, surnom affectif formulé un soir au comptoir d'un bar. L'horaire de l'appel – huit heures et demie du matin – laissait présager encore une convocation, un appel d'urgence. Des pépins, une tonne de pépins à l'horizon. Arrestation arbitraire, agression, voire pire – car il ne faut jamais sous-estimer la capacité de la police à faire des conneries.

C'était pire, bien pire. Trois jeunes garçons disparus, vus pour la dernière fois dans une voiture de la Police militaire.

1 Équipe de football de Rio de Janeiro. Rio de Janeiro compte quatre grands clubs, féroce ment rivaux : le Fluminense (les « tricolores »), le Flamengo (les « rouge et noir »), le Botafogo, et le Vasco.

Quand ? Aujourd'hui, au petit matin, à la sortie du bal funk de la favela du Borel. Ils marchaient rue São Miguel, à la hauteur d'une gargote à côté du terrain de foot. Les flics étaient arrivés comme des brutes, avaient mis les gamins dans la voiture, et étaient partis en direction de l'Alto. Oui, ils avaient déjà vérifié, appelé le 19^e Commissariat. Aucune trace, les gamins n'avaient pas été conduits au commissariat – ils avaient disparu.

— C'est la mère de l'un d'eux qui a appelé, en pleurs. Elle, la tante de l'autre gamin, et la grand-mère ont été au bataillon de la rue Barão de Mesquita. Elles doivent encore y être.

À cette heure, la rue doit être fermée, imagina Frederico.

— Essaye de les retenir, Vlad, dit-il.

— Les retenir comment ? Ces gamins ne sont pas des voyous, l'un d'eux allait partir en Angleterre après-demain, un agent lui avait trouvé un club là-bas. Il avait 16 ans, ou 15, enfin je ne sais plus. Un garçon bien élevé, des pieds en or...

— Cours là-bas, je vais appeler le Secrétaire à la Sécurité, le commandant du Bataillon. Il faudrait étudier davantage l'affaire, préparer déjà la défense, mais laisse tomber, je vais me débrouiller. Je vais voir ce que je peux faire. Vous avez appelé les journaux, les chaînes de télé ?

■ ■ ■

— Oui... Vous m'appellez pour avoir des nouvelles sur l'affaire de la favela du Borel, c'est cela, Clara ? demanda la major Ferreira, responsable des relations publiques de la Police militaire. C'est bien Clara, n'est-ce pas ? Oui, bien sûr, c'est pour cela que vous m'appellez. Vous ne m'appellez pas pour connaître l'histoire du sergent de 23 ans qui est mort avant-hier soir, à Acari. Vingt-trois ans, marié, un bébé, sans histoires. Un

gars qui organisait tous les ans la fête *junina* et le championnat de volley pour les enfants. Un gars qui achetait la coupe et les médailles. Qui s'habillait en père Noël à Noël. Eh oui, il est mort en route, il n'a même pas eu le temps d'arriver jusqu'à l'hôpital. Le soldat qui était avec lui, lui, est toujours dans le coma. Et vous savez combien de journalistes m'ont appelée aujourd'hui pour connaître son histoire ? Pour écrire un article sur le sujet, *coller à l'actu*, comme vous dites ? Un. Un journaliste. Qui a estropié le nom du sergent lorsqu'il en a parlé à la radio. Pour vous, c'est une vieille histoire, n'est-ce pas ? Ça s'est passé samedi soir, les rédactions étaient fermées, et il n'a eu droit qu'à un entrefilet dans les journaux d'aujourd'hui. Votre journal, d'ailleurs, en a parlé en bas de page, en bas de cette page où sont annoncés les enterrements et les messes.

« Par comparaison, savez-vous combien de journalistes m'ont déjà appelée pour se renseigner sur ce soi-disant enlèvement des trois garçons ? Vous êtes la cinquième, Clara. La cinquième. Je sais, je sais... Vous aussi vous suivez les ordres, vous avez un chef, vous devez coller à l'actu. OK, OK. Vous m'avez appelée pour en savoir plus sur l'affaire de la favela du Borel, alors je vais vous répondre.

« Le commandement général a ordonné une enquête sommaire de l'affaire. Les policiers militaires qui étaient de service dans la zone seront entendus, et nous sommes en contact avec le responsable du 19^e commissariat. L'Inspection générale de la police a été alertée, la corporation est décidée à faire toute la lumière sur l'affaire – si l'affaire implique des policiers militaires bien sûr.

« Pour l'instant, ce que nous avons c'est la disparition de trois jeunes. Une disparition qu'un témoin non-identifié attribue à des policiers militaires. Je sais, Clara, je sais qu'il est possible qu'un crime impliquant des PM ait eu lieu. Mais

comprenez-moi : ces jeunes garçons sont peut-être allés faire un tour, ou ils sont peut-être partis avec leur petite copine... Ils sont peut-être morts, aussi. Ils ont peut-être été enlevés. Ils ont peut-être été victimes de criminels, de trafiquants. Et ils ont peut-être été enlevés par des policiers militaires. Tout est possible, jeune fille... Je retire jeune fille, excusez-moi... Ce que je veux dire c'est que, pour l'instant, nous ne pouvons tirer aucune conclusion. Attendons un peu de voir ce qui se passe, d'accord ? Un instant s'il vous plaît... Excusez-moi, je dois raccrocher, un journaliste anglais m'appelle, apparemment un des jeunes hommes devait aller jouer dans un club là-bas... Rappelez-moi en début d'après-midi, voulez-vous ?

■ ■ ■

Après avoir parlé avec le journaliste d'une agence de presse anglaise, la major Ferreira alluma une cigarette et prévint le standard : elle ne répondrait plus aux journalistes pendant les deux prochaines heures. À moins qu'on ne l'appelle pour suivre l'affaire du sergent assassiné à Acari. Mais tout le monde s'en fichait. L'assassinat d'un PM ne faisait pas les gros titres, on ne pouvait pas en parler pendant toute une semaine. Donc, sauf pour cette affaire, qu'ils disent qu'elle était en réunion, qu'elle était sortie, qu'elle était partie prendre l'air et reviendrait bientôt. Trois *favelados* disparus, probablement enlevés par des PM. La semaine promettait... Encore une semaine riche en émotions, où elle n'aurait pas l'occasion de s'ennuyer.

Tiradentes. Ah, Tiradentes ! Pourquoi la Police militaire l'a-t-elle choisi comme saint patron ? Un homme qui a fini pendu et écartelé. Pourquoi pas un saint patron mort sur le champ de bataille, ou dans la rue ? Ou alors saint patron qui, après une vie dédiée à la paix sociale, aurait passé ses vieux jours à aider les enfants pauvres ? Le buste de Tiradentes était exposé

au rez-de-chaussée du quartier général de la PM, à la droite des visiteurs lorsqu'ils entrent, à côté d'un escalier. Héros de l'Inconfidência Mineira¹, patron de la Police militaire, Joaquim José da Silva Xavier, plus connu sous le nom de Tiradentes, le Dentiste. Ils auraient pu au moins le sculpter avec un uniforme, le visage rasé de près, le regard altier regardant le futur du Brésil, comme l'a représenté José Wasth Rodrigues : un képi à la main, l'épée à la ceinture, élégant dans son uniforme bleu, rouge et jaune. Une image renvoyant au héros avant son emprisonnement et son supplice, plus compatible avec la figure de saint patron d'une corporation policière protectrice de la société. Non, ils avaient préféré mettre dans le QG de la PM le buste de Tiradentes avec la corde au cou, quelques minutes avant d'avoir les pieds gigotant dans le vide. La corde au cou... Plongée compulsive dans la mort – rien de plus symbolique, la PM toute crachée. Celui qui avait choisi ce buste avait été prophétique, il avait entièrement raison, admettait la major Ferreira : le type avait pressenti qu'un truc clochait. Dans des moments comme celui qu'elle vivait, où une crise de plus s'annonçait, Ferreira était capable de sentir la corde rêche lui gratter le cou.

Comme disait son ami Cordeiro, colonel de réserve, pasteur d'une église évangélique et qui fut son professeur pendant sa formation : « Nous sommes victimes d'une malédiction éternelle. Qui a arrêté Jésus ? La garde prétorienne, la Police militaire de là-bas. Depuis cette époque, on nous utilise pour faire le sale boulot. Quand il faut emprisonner, détruire, on envoie la PM. Le sale boulot, c'est toujours pour nous. Abandonne cette idée de vouloir être PM, ma chère. Tu es jeune et jolie. Pourquoi n'étudies-tu pas, ne vas-tu pas à la fac ? Marie-toi, aie des enfants. Écoute ce vieux singe en face de toi : tu

¹ Mouvement qui souhaitait proclamer la République et libérer le Brésil du Portugal (milieu du 17^e siècle).

auras du mal à trouver un homme qui accepte de se marier avec un officier de la PM. Moi, en tout cas, je ne voudrais pas. Ce boulot est impossible. Le diable – Dieu me pardonne –, on dirait qu’il aime venir nous voir, rester à nos côtés, nous coller au train. Il doit sans doute aimer le bleu, la couleur de notre uniforme. Pourtant, je prie sans cesse pour tous ces jeunes hommes, pour vous... Je prie beaucoup, chère major. Pour que vous ne soyez pas blessés, pour que vous ne mouriez pas, pour que vous ne tombiez pas dans la tentation, pour qu’aucun de vous ne devienne corrompu. Mais la lutte est dure... J’ai l’impression qu’il y a des forces immenses en présence, de l’autre côté, du mauvais côté, du côté des ténèbres... Ce doit être notre châtiment. Après tout, nous avons arrêté Jésus, nous L’avons torturé, nous L’avons cloué sur la croix. C’est écrit noir sur blanc dans la Bible, Mathieu 27, verset 27 : *Les soldats du gouverneur crachèrent sur Jésus, Lui mirent la couronne d’épines, Le frappèrent.* Et tu veux que cela reste impuni ? Nous avons fouetté le fils de Dieu, nous L’avons cloué et tu crois qu’on va s’en tirer comme ça, hein ? »

Génétique

Je me disais que tout était devenu plus facile, que cela faisait moins mal, que j’étais devenu plus résistant, que la gêne de ces idiots m’amusait même, que je n’avais pas besoin de leur répondre.

« Vous n’êtes pas le livreur de la blanchisserie ? »

« Ah bon, vous n’êtes pas le chauffeur du 402 ? »

« Maître Frederico Cavalcanti... C’est *vous*, maître Cavalcanti ? »

Bien sûr que cela me gênait encore, j’avais la haine, je devenais fou, j’avais envie de pleurer, de les insulter, de leur sauter au cou. Mais je devais garder mon calme, ma sobriété, tout dérapage pourrait être retenu contre moi. J’avais appris pendant mon enfance à être plus prudent que les autres. Tous ces éloges – « il est si studieux, si gentil, si responsable, si bien élevé » – disparaissaient rapidement, remplacés par un froncement de sourcils, des lèvres serrées, des hochements de têtes. Un petit dérapage et la même histoire ressortait, murmurée :

« Ils sont incorrigibles. »

« Ils ont cela dans le sang. »

« C’est génétique, que voulez-vous ? S’ils ne font pas une bêtise en entrant, ils la font en sortant. »

Parfois, les commentaires étaient plus agressifs. L'offense de toujours – éternelle, lieu commun, évidente – mais pas moins mortelle pour autant. Une injure prête à porter, prête à l'utilisation, démocratique, à la portée de n'importe qui et même d'une personne plus foncée – la couleur de peau ne compte pas, mais bien plutôt le besoin de subjuguier, d'humilier, de remettre à sa place. « Singe, macaque ». Combien de fois l'avait-il entendu ? *Macaque, macaque, macaque, macaque*, répété d'innombrables fois, presque chantonné, musique blessante, rouvrant des blessures. Chaque syllabe, une note : offense insistante, impossible à répondre, comme un mantra résistant à n'importe quelle argumentation. Mes réponses et mes gros mots étaient à peine entendus. Juste le chœur, *macaque, macaque, macaque, macaque*. Je jurais, me bouchais les oreilles, courais. Le mot restait, perçant mes tympans, me réveillant au milieu de la nuit, *macaque, macaque, macaque*. Parfois je ne l'entendais pas, mais le pressentais. Je pouvais le lire, le prévoir, voir l'intention sur le visage, deviner le coup prêt à partir, l'ouverture des lèvres dans ma direction. Je connaissais la syllabe qui menaçait, la déformation causée dans la bouche de celui qui la vomissait, et la bouche qui s'ouvrait, mouvement vertical et horizontal, trou qui surgit dans un mur et laisse passer un vent fétide, lourd, vent-claque, vent-blessure. Et elle arrivait, la maudite syllabe, *ma*, le *ma* de macaque.

Comme un jeu auquel je devais jouer, un jeu plein de trahisures, d'obstacles, de règles dictées par l'ennemi, modifiées au milieu de la partie. Aujourd'hui, je sais que les commentaires, les expressions reflétant les préjugés, et même les éloges, fonctionnaient comme des balises, des panneaux de circulation, signifiant : allez dans cette direction, ne vous arrêtez pas sur la route, ne doublez pas, attention. Il était fondamental de calculer la vitesse maximum permise, de savoir jusqu'où pourraient aller

mes avancées, quelle était la limite de mes détours sur la route. Je me déplaçais en permanence sur une bande étroite de tolérance. Je ne pouvais pas me tromper. Si un noir joue mal, c'est parce qu'il a été corrompu. Un noir ne peut pas se réveiller indisposé. Un noir ne peut pas rater un but, être dribblé. Parce qu'il était noir, Barbosa¹ ne pouvait pas encaisser le but de Ghiggia. Il n'a pas fait de connerie en entrant, il l'a faite en sortant, lors du dernier match décisif de la Coupe du monde. Sale con de moricaud ! Sale noir, sale race !

Je devais toujours garder mon calme. Oui, même quand le ticket du parking était tendu dans ma direction, à la hauteur de mes yeux, à la porte du restaurant : « La Golf rouge, s'il vous plaît », avait dit le propriétaire de la voiture, le bras autour de la taille d'une femme. *S'il vous plaît*. Va te faire foutre ! avais-je eu envie de lui répondre, mais j'étais resté muet. Le mieux à faire était de ne rien faire, ou mieux, presque rien. Regarder l'idiot bien dans les yeux, d'un air mêlant surprise et ironie, et se débrouiller pour que le ticket pèse très lourd dans sa main – crétin qui m'avait confondu avec le valet du restaurant. Un regard suffisant pour que ce type réalise que les noirs pouvaient fréquenter le même lieu que lui, que je pouvais être ici. Un regard suffisant pour qu'il se sente coupable. Un regard qui le générait devant la jolie femme – quand elle verrait la gaffe, elle regarderait par terre, réajusterait son châle sur les épaules, chercherait quelque chose dans son sac à main, son rouge à lèvres, fébrilement. Tout cela très rapidement, dans des gestes maladroits, entravés, mal imprimés ; une bande sonore jouant faux, bruyante. Le propriétaire de la Golf murmurerait des excuses : « Ne le prenez pas mal, j'ai un peu trop bu, je me suis

¹ Gardien de but lors de la Coupe du monde de football de 1950 – que le Brésil perdra, suite à un but à la 79^e minute de l'Uruguayen Ghiggia. Barbosa, considéré comme le responsable de cette défaite, sera un paria pendant le reste de sa vie.

trompé », tout en se demandant intérieurement dans quelle équipe jouait ce noir. Ou est-ce qu'il est chanteur ? Le gardien de parking, noir ou Nordestin¹, ou noir et Nordestin, s'approcherait : « S'il vous plaît, monsieur ? », l'autre s'empresseait de lui donner le ticket puis presserait le pas en direction de la Golf rouge. Sa voiture à lui, évidemment, avant la mienne.

Je me disais qu'ainsi je m'en sortais bien : je gênais l'agresseur tout en m'épargnant.

■ ■ ■

Frederico avait appris à réagir sans mots, ou en quelques mots. Qui n'étaient utilisés qu'en cas de force majeure, lorsque l'offense était matérialisée ou verbalisée de façon trop agressive. Utiliser la force de l'adversaire pour le mettre à terre, avait-il appris lors de ses quelques cours de jiu-jitsu. Une tactique qui fonctionnait, mais qui faisait mal. Elle lui avait coûté de l'entraînement, de la résignation. Mais il pensait qu'il n'avait pas le choix, il devait se contenir, abandonner certains petits plaisirs, certaines fêtes. Il avait refusé, à l'université, de participer à la Journée de l'Avocat, sorte de bizutage universitaire organisé tous les ans le 11 août, où les futurs défenseurs de la loi et de l'ordre vont dans les restaurants pour manger et boire sans payer la note, en prétextant que cette fête est pour célébrer l'implantation des cours de droit dans le pays.

Une plaisanterie de blancs qui peuvent effacer l'ardoise tout seuls, ou rire s'ils sont emmenés au commissariat. Ils savent très bien qu'ils seront présentés à un commissaire, diplômé en droit, ancien étudiant, qui est lui aussi passé par là. « C'est la jeunesse ! » justifiera le commissaire au propriétaire ou au gérant

du restaurant. « Considérez ceci comme un investissement : dans quelques années, ils seront diplômés, avocats, procureurs, commissaires, juges, et ils fréquenteront votre établissement. Le préjudice n'a pas été si important, non ? Ils n'étaient que dix étudiants. » Dix étudiants blancs, habitant dans les quartiers bourgeois de la Zone Sud, des jeunes hommes et des jeunes filles charmants, souriants, bien habillés. Ils n'ont pas la tête, ils n'ont pas les manières, ils n'ont pas la couleur des criminels – ils n'ont pas ma tête, ils n'ont pas ma couleur. Ce ne sont pas des criminels, mais ce sont ceux qui crient le plus, qui protestent, qui veulent la paix, qui crient « ça suffit ! » depuis leurs terrasses.

J'aimerais bien voir, s'il s'agissait de dix noirs, ou même d'un noir au milieu de tous les blancs. J'aimerais bien voir si j'étais au milieu d'eux, même en étant bien habillé, même en étant bien accompagné. Quelqu'un – avocat, serveur, cuisinier, PM ou même prisonnier qui viendrait d'arriver au commissariat – je sais que quelqu'un dirait : « À quoi bon étudier, aller à l'université ? Un noir reste un noir. Ils n'en ratent pas une pour voler, faire des conneries, en entrant ou en sortant. »

■ ■ ■

L'option d'éviter les conflits avait laissé des doutes, aujourd'hui transformés en certitudes : n'avait-il pas été trop complaisant, n'aurait-il pas mieux valu, dans certains cas, renverser la table, crier, faire un scandale ? Ne s'était-il pas dénaturé avec cette logique d'éviter la confrontation directe, de chercher des consensus improbables ? Ne s'était-il pas trop habitué à cet éternel *Laisse tomber*, ne s'en était-il pas accommodé ? N'avait-il pas fui les bons combats, les combats domestiques chez ses parents ? Des combats également contournés à l'école, au travail, au moment de séduire une femme. N'avait-il pas laissé filer de

¹ Habitant de la région Nordeste du Brésil, ayant migré pour des raisons économiques et sociales (sécheresse, inégalités sociales, problèmes fonciers, chômage). Ils sont des millions à avoir émigré, surtout dans les années 1950 à 1980.

nombreux rêves ? N'était-ce pas la peur qui lui avait fait perdre Carolina ? Où était-elle aujourd'hui, d'ailleurs ? Où es-tu ? Où serions-nous aujourd'hui ? Cela faisait tellement longtemps... Plus de dix ans, et elle était toujours là, présente, inquisitrice. « *Tu n'as aucun courage.* » Tellement longtemps, et les mots étaient toujours là, devant lui, dans lui : vivants, perçants, intacts comme si elle venait de les prononcer. (*Tu te trompes, Carolina, ce n'est pas encore le moment, attendons encore un peu...*) ; des mots faibles, étouffés, honteux, sans sépulture, hématomes douloureux à chaque pression, serrés par d'autres mots, ceux-ci durs et exacts : « *Tu n'as aucun courage.* »

(*Laisse-moi t'expliquer, Carolina, je veux te parler de ma peur, de ma lâcheté, mais aussi de mes difficultés, de mes limites. Un jour je t'expliquerai, Carolina, un jour je te retrouverai.*)

Trois corps

Les trois corps avaient été retrouvés.

La nouvelle tomba à 10h30, alors que Frederico était en voiture, sur l'avenue Maracanã, pas très loin de la caserne de la police. « *Sou-tri-co-lor-de ...* » Ses mains furent rapides, il appuya sur le bouton vert alors que résonnait encore le premier verset de l'hymne. Au lieu de détails sur les exploits de l'équipe, des détails sur le lieu du crime : l'Alto da Boa Vista, à proximité du lac des Fées. Trois corps, vus par des touristes qui participaient à une excursion en jeep dans la forêt de la Tijuca.

Frederico devait retrouver Vladimir rue Conde de Bonfim : « Ne viens pas par la rue São Miguel, c'est complètement bloqué, je t'attends en face de l'hôpital ». La nouvelle des corps retrouvés s'était répandue comme une traînée de poudre dans la favela du Borel, et tout le *morro*¹ était descendu.

■ ■ ■

1 Morne, caractéristique de la géographie de Rio de Janeiro. Les *morros* sont également devenus synonymes de favelas : c'est sur ces collines très pentues, en théorie inconstructibles, que se situent un grand nombre de favelas.